



Newsletter du Réseau Architecture et urbanisme pour le bien-être et la santé mentale en Afrique (RUSH), Automne-Hiver 2023

Oussama Rouijel, Rim Yassine Kassab, Marc-Eric Gruénais, Said Madani,
Josiane Carine Tantchou

► To cite this version:

Oussama Rouijel, Rim Yassine Kassab, Marc-Eric Gruénais, Said Madani, Josiane Carine Tantchou. Newsletter du Réseau Architecture et urbanisme pour le bien-être et la santé mentale en Afrique (RUSH), Automne-Hiver 2023. 2023. hal-04385746

HAL Id: hal-04385746

<https://hal.science/hal-04385746>

Submitted on 10 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Réseau architecture et urbanisme pour le bien-être et la santé mentale en Afrique

A U T O M N E — H I V E R 2 0 2 3

Éditorial

Vendredi 8 septembre, à 23h11, heure de Rabat, un séisme de magnitude 6,8 sur l'échelle de Richter secoue le Maroc, et plus particulièrement la région d'Oukaïmeden. C'est le tremblement de terre le plus important jamais enregistré dans la zone. Le bilan, à ce jour, fait état de près de 3 000 morts. L'ampleur des dégâts, illustrée par les images relayées dans les médias, nous rappelle, comme le souligne Wendy Bohon ou encore Robin Lacassin, que ce sont surtout les bâtiments qui tuent[1]. Anselm Jappe n'a-t-il pas écrit que le béton était une arme de construction massive du capitalisme[2]. La plupart des photos montrent des immeubles détruits et des humains essayant de se frayer un chemin au milieu de gravats et des fils électriques exposés, comme sur un pont suspendu. Le séisme s'est produit la nuit. La mémoire récente n'a que peu, voire pas du tout, de souvenirs d'anciens tremblements de terre : quelles précautions prendre quant à la conduite à tenir ? Où et comment se mettre

à l'abri ? Le phénomène, intense, a pris fin après quelques secondes. Toutefois, des années seront nécessaires pour reconstruire ce qui a été détruit, guérir les âmes et les corps. L'occasion est ici donnée de faire fi des « impératifs économiques » pour changer la ville en repensant la vie.

J. Tantchou



Maroc, Volubilis © J. Tantchou

L'architecture, bien plus qu'une discipline et un métier, reflètent les civilisations, leurs âmes et leurs histoires, en les traduisant dans les espaces qu'elles occupent. L'enseignement de l'architecture est un champ qui revêt une importance particulière car il est l'espace-temps où se façonnent les esprits des futurs concepteurs. Dans ce sens, je ne résisterai pas à l'envie de citer les paroles de la chanson d'Enrico Macias, Enfants de tout pays : « C'est dans vos mains que demain notre terre sera confiée pour sortir de la nuit... », tout en me permettant de remodeler le titre pour l'adresser aux bâtisseurs de notre environnement, « Architectes de tout pays ». Enseigner l'architecture aujourd'hui, au Maroc comme à l'étranger, est une tâche, à la fois, passionnante et délicate, mais, elle relève aussi d'une lourde responsabilité.

Dans ce numéro

- **L'école d'architecture au Maroc**, foyer d'excellence ou aller simple vers l'inconnu ? **Oussama Rouijel**, Université Mohammed VI Polytechnique (UM6P).
- **Focus sur une ville**: Voyage en médina marocaine et bien-être, **Rim Yassine Kassab**, Université de Liverpool et Université de Manchester. **Page 5.**
- **Focus sur un projet**: Les maisons d'attente au Maroc, **Marc-Eric Gruénais**, Université de Bordeaux (LAM). **Page 6.**
- **Focus sur un livre**: Theorizing Architecture in Sub-Saharan Africa, **Said Madani**, Université Ferhat Abbas de Sétif. **Page 8.**
- **Actualités**, page 10.

[1] <https://www.nationalgeographic.fr/sciences/tremblement-de-terre-maroc-pourquoi-le-seisme-a-t-il-ete-si-devastateur>

[2] Anselm, J., Béton. Arme de construction massive du capitalisme. 2020, Paris, Éditions de l'Echappée.

L'école d'architecture au Maroc, foyer d'excellence ou aller simple vers l'inconnu ?

Oussama Rouijel, Université Mohammed 6 Polytechnique, Benguerir, Maroc

L'enseignement de l'architecture est devenu un terrain d'expérimentation comme il ne l'a jamais été auparavant. En effet, les évolutions technologiques, les métamorphoses de nos sociétés ainsi que les mutations de nos modes de vie soulèvent une multitude de questions quant au profil du futur architecte et son rôle à jouer. Face à une demande sociétale en perpétuelle évolution et une commande qui reste non formulée, les talents de l'architecte sont mis à l'épreuve. À quoi doit ressembler l'architecte du futur ? Ressemblera-t-il à un portrait-robot préalablement établi ou sera-t-il un professionnel, formé à s'adapter ?

L'ère de l'Architecte est-elle révolue?

L'architecte a longtemps été reconnu pour sa capacité à allier art et technique. Ce métier noble et très ancien a connu des évolutions et des adaptations au fil de l'histoire. Dans nos sociétés modernes, l'architecte jouit d'un statut élevé, celui d'un professionnel appartenant à une profession réglementée, régie par des lois mais aussi un code déontologique. Aujourd'hui, une chose est sûre, le métier d'architecte change.

L'acte de bâtir, à l'évidence, a évolué vers davantage de complexité et fait appel à plusieurs savoir-faire, au point que l'architecte est devenu un acteur de la construction parmi tant d'autres. Cette transformation considérable a donné naissance à des rôles inédits assurés par de nouveaux spécialistes. Notre cadre bâti est désormais planifié, conçu et géré par une multitude de corps de métiers qui se sont constitués en niches bien définies, empiétant parfois sur des missions qui, auparavant, étaient dévolues aux architectes.

Cette inclinaison, longtemps développée sous d'autres cieux, prend de l'ampleur au Maroc. Naturellement, l'enseignement de l'architecture a été impacté par ces mutations. Les écoles intègrent ces problématiques récentes dans leurs cursus en essayant, tant bien que mal, de les placer sous le parapluie de l'architecte. Nous pouvons citer certaines familles de spécialités:

- **La planification urbaine et l'aménagement du territoire:** Ce domaine appartient essentiellement à la conception et la gestion

spatiales d'ensemble plus larges, qui commencent à être considérées loin du champ d'action de l'architecte. L'urbanisation massive qu'a connue notre planète oblige à une réflexion sur les systèmes de transports (*transportation*), de nutrition (*food systems*), de logement (*housing*), mais aussi sur les politiques publiques (*public policy*) et bien d'autres domaines. Ces spécialités font appel à des compétences pointues comme les systèmes et les sciences d'informations géographiques (SIG, GIS), en passant par les statistiques appliquées et l'économie, etc.



Maroc, Aït Benhaddou © J. Tantchou

Les échelles urbaines et territoriales se trouvent à l'intersection de beaucoup d'autres disciplines avec une seule certitude : elles s'exercent désormais en dehors des murs de l'école d'architecture.

- **La maîtrise d'œuvre:** le cœur de métier de l'architecte a vu aussi l'émergence de métiers extérieurs à la profession. Les OPC (ordonnancement, pilotage, et coordination) se sont multipliées sans que l'on se demande : qui pilote quoi ? On a vu l'apparition de BIM managers, en omettant que l'essence même de ce concept, ainsi que celui de la maquette numérique, repose sur l'architecte. Ne doit-on pas inclure naturellement cette spécialité dans les cursus de la profession ?

- **La gestion et l'investissement immobiliers:** Ce domaine dissimule une multitude d'autres spécialités, liées essentiellement à l'investissement, à l'exploitation, au transfert et à la gestion de bâtiments, dans la perspective d'actifs, et est largement investi par des profils issus de formations financières. Ce secteur a pour objectif de générer des flux financiers à partir d'unités spatiales bâties ou non bâties, avec l'ambition de rentabiliser le capital investi dans

l'acquisition de ces unités. Un domaine qui regorge de professionnels avec des rôles précis : agents immobilier (*real estate brokers*), évaluateurs immobilier (*real estate appraisers*), gestionnaires d'actifs (*asset managers*), gestionnaires de propriété (*property managers*), professionnels d'investissement (*real estate investment professionals*), etc.

Face à ces nouveaux besoins, les différents champs académiques de l'architecture se sont mués en champs spécialisés. Les métamorphoses qu'a connu le marché ont eu une incidence claire sur le contenu pédagogique des écoles. On retrouve les spécialités précitées à la fois dans des écoles d'ingénieurs, de commerce, de sciences politiques et très timidement au sein des écoles d'architecture. Où se trouve leur positionnement légitime ? Qui empiète sur qui ?

En 2017, en cherchant une formation adaptée à mes ambitions, je lisais, dans le Rapport de préfiguration de l'école urbaine de SciencesPo, que « les écoles de commerces étaient en train d'élargir leurs territoires avec prudence ». Cette phrase m'avait interpellée par sa pertinence mais aussi par sa description précise d'une réalité académique. Le choix de dénomination « école urbaine » me semblait aussi très intelligent : lier une école à l'urbanisation, phénomène phare de la modernité, et non à une matière, me fit comprendre que les frontières des disciplines, longtemps décrites comme infranchissables, s'estompaient déjà !

Le cursus d'architecte, chemin vers un métier à part entière ou tronc commun de qualité ? Pour accéder aux écoles d'architecture au Maroc, les étudiants passent par une sélection rigoureuse. Avant d'être diplômés, les bacheliers font face à des présélections sévères, calculées sur la base de leurs résultats au baccalauréat. Ils passent des concours assez difficiles. Le contenu de ces sélections peut changer chaque année mais elles restent essentiellement constituées d'épreuves de culture générale, de rédaction et d'expression artistique. Le souci des écoles reste de parvenir à sélectionner des profils adaptés aux études en architecture: ouverts d'esprit, dotés

de solides capacités de travail et d'une large culture générale.

Diplômé d'une école d'architecture marocaine, en 2018, j'ai vu une multitude de mes camarades s'orienter, presque naturellement, vers des formations spécialisées. Je me suis alors demandé si notre diplôme suffisait pour exercer ce métier rêvé ? Les raisons qui poussent les jeunes diplômés à poursuivre leurs études restent imprécises.

Certains choisissent d'explorer d'autres terrains qui ont toujours suscité leurs intérêts, d'autres croient fortement que le marché de l'architecture ne donne pas assez d'opportunités pour tous les jeunes diplômés ou que ces opportunités ne s'alignent pas nécessairement avec leurs attentes. Enfin, certains diplômés se projettent dans des parcours académiques qui nécessitent toujours de nombreuses années d'études et de recherche, dans le cadre de cycles doctoraux. Les hypothèses derrière le choix des jeunes diplômés de poursuivre leurs études abondent mais une chose est claire : le parfum du marché se répand comme une traînée de poudre chez les étudiants, leur donnant un avant-goût des différents métiers, avant même l'obtention de leur diplôme.

En effet, le marché semble avoir dicté de nouvelles règles. Les jeunes diplômés y ont adhéré, avec la volonté d'ajouter une identité à leur parcours. Les choix de spécialisation varient mais ils appartiennent, dans la majorité des cas, aux domaines précités. Le diplôme d'architecte permet ainsi aux jeunes diplômés d'acquérir un socle de connaissances solides pour poursuivre vers une spécialité. En effet, les jeunes architectes disposent d'une maîtrise du savoir-faire lié à la conception et la construction de bâtiments, couplée à une compréhension assez avancée des problématiques spatiales de différentes échelles. Les écoles d'architecture marocaines, en quête de reconnaissance, se sont adaptées en créant des formations post-diplôme spécialisées. d'Architecture (ENA) de Rabat qui a été la première à mettre en place un master d'architecture du paysage et d'aménagement du territoire, en collaboration avec des institutions nationales et étrangères - une formation qui n'est malheureusement plus

dispensée actuellement – ainsi qu’un master supérieur d’Architecture du patrimoine (DSAP), qui en est aujourd’hui à sa septième promotion. Deuxième exemple : la *School of Architecture Planning and Design* (SAP+D), une école récente. Cette dernière innove en offrant une panoplie de masters et masters exécutifs spécialisés, en dehors du cycle normal de la formation des architectes : *master Green building*, *master BIM to CIM*, etc.

Les formations post-diplôme proposées par les écoles marocaines sont adaptées à l’air du temps et aux nouveaux besoins du marché. Les jeunes diplômés peuvent ainsi compter sur les institutions nationales sans devoir aller à l’étranger pour compléter leur formation.

La diversité de l’offre de formation, gage de qualité ou de dispersion ? Au fil de l’article, le choix d’évoquer le terme « école d’architecture » au singulier n’est pas anodin. En effet, à mes yeux, il renvoie au modèle marocain de l’école d’architecture. L’enseignement de cette matière, au Maroc, date de quarante-trois ans. La première école d’architecture au Maroc, l’ENA de Rabat, a été créée en 1980. Peut-on suggérer que l’enseignement de l’architecture au Maroc a désormais atteint l’âge de maturité ?

Les réponses divergent au regard d’autres modèles plus anciens, en Europe, par exemple. Quoiqu’il en soit, le modèle marocain n’est plus à ses balbutiements ! Initialement calquée sur le modèle français d’après 1968^[1], l’école marocaine a traversé beaucoup d’épreuves et s’abstient, aujourd’hui, de tout suivisme. Le modèle marocain a largement profité de l’école française, par le fait que les premiers architectes qui ont exercé au Maroc étaient, en grande partie, formés en France.

Depuis la création de la première école jusqu’à nos jours, le modèle marocain a tracé une trajectoire assez singulière en se nourrissant de l’histoire ancestrale du pays et de la richesse de son contexte culturel. L’école d’architecture marocaine dispose désormais de son propre ADN et se veut, par-dessus tout, résolument tourné vers l’avenir.

[1] 1968 est l’année pendant laquelle l’enseignement de l’architecture a été détaché des écoles des beaux-arts en France

Pendant longtemps, l’ENA de Rabat a assuré le monopole de la formation des architectes au Maroc. Cette école a le mérite d’avoir formé des générations de professionnels qui ont contribué à bâtir le Maroc contemporain. Les points de vue autour de la création de nouveaux établissements ont divergé en suscitant de nombreux débats au sein de la profession, oscillant entre volonté de s’ouvrir sur de nouvelles expériences et résistance au profit de la protection du titre d’architecte. Le débat s’est dispersé, dans tous les sens, en évoquant le mérite, la qualité, l’égalité des chances, l’ouverture du marché... Aujourd’hui, le Maroc dispose de six écoles nationales d’architecture publiques et de quatre écoles d’architecture privées. Toutes délivrent un diplôme reconnu permettant l’exercice de la profession (maîtrise d’œuvre).

N’est-ce pas le moment pour le pays de miser sur la complémentarité de ses institutions et de faire de ses écoles des foyers de recherches et d’excellence ? N’est-ce pas une chance de redéfinir le profil de l’architecte marocain ? Le temps est venu de dépasser une vision archaïque de l’école au profit d’une culture académique, axée sur les échanges autour des pratiques professionnelles, basée sur l’éthique et la compétence. Les écoles doivent jouer leur rôle de formation, initiale et continue, et de plateformes d’échanges, au service de la profession.

Inventer l’école d’architecture du futur

L’école d’architecture s’est toujours retrouvée face à des défis importants imposés par le caractère pluridisciplinaire des études, d’un côté, et des différentes évolutions économiques et sociétales, de l’autre. Elle est, à la fois, héritière d’un ensemble de décisions et de visions, mais aussi censée apporter les meilleures réponses aux enjeux futurs du cadre bâti. Les études ainsi que la pratique de l’architecture se retrouvent aujourd’hui face aux défis grandissants de l’intelligence artificielle (IA) et de l’apprentissage automatique (*machine learning*). Des procédés qui suscitent la curiosité par rapport à l’avenir de l’architecture et de son enseignement.

Quelques soient les défis à venir, nous restons convaincus que l'école d'architecture marocaine n'a rien à envier à ses consœurs étrangères. En effet, le pays dispose d'une diversité d'établissements d'enseignement en architecture, d'un corps professoral de qualité ainsi que d'étudiants passionnés et intelligents. Les ingrédients sont réunis. A nous d'inventer la recette nécessaire pour l'émergence d'une architecture contemporaine au Maroc.

Bibliographie

– Le rapport de préfiguration de l'école urbaine. (n.d). Sciences Po.

https://www.sciencespo.fr/ecole-urbaine/sites/sciencespo.fr/ecole-urbaine/files/eu_rapport_pref.pdf.

Oussama Rouijel

Planning and Real Estate Analysis
Fulbright alumnus

UM6P – SAP+D (School of Architecture, Planning & Design)

Voyage en médina marocaine et bien-être

*Rim Yassine Kassab,
Université de Liverpool - École d'Architecture de Manchester*

Contactée pour rédiger un article sur les villes africaines et le bien-être, le projet m'a interpellé. Les études qui examinent la relation complexe entre les villes et le bien-être se multiplient. Pendant que les uns soutiennent le rôle essentiel de l'aménagement urbain dans la promotion du bonheur[1], d'autres mettent en garde contre une focalisation étroite sur un bien-être individuel ignorant les problèmes sociétaux plus larges[2].

En revanche, tous soulignent l'importance de créer des communautés vivables et inclusives qui participent au bien-être de tous les résidents. Il s'agit ici de se penser sur l'aspect ancien des

[1] Jane Jacobs (1961) ; Alain de Botton (2012) ; Charles Montgomery (2013) ; Katy Layton-Jones (2016).

[2] Carl Cederström and André Spicer (2015) ; Richard Florida (2017).



© Rim Yassine Kassab

communautés urbaines. Dans le cadre de mon doctorat à l'Université de Liverpool, j'étudie les médinas marocaines. La médina, également appelée ville fortifiée ou vieille ville, est un lieu caractéristique de nombreuses villes d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient.

Située au cœur de l'agglomération, elle est constituée de ruelles étroites et de bâtiments anciens. Pendant des siècles, les médinas, au Maroc, ont été le centre de la vie sociale, économique et culturelle. Connues dans le monde entier pour leurs couleurs vibrantes, leur atmosphère animée et leur architecture unique, leur réputation n'est plus à démontrer.

Mon étude de cas porte sur la médina de Rabat, la capitale du Maroc. Ma méthode de recherche, qualitative, a consisté à écouter les habitants à travers des interviews semi-structurées, qui varient de trente minutes à six heures, pour les plus longues. Surnommée le cœur vivant de la capitale, la médina symbolise la beauté marocaine, selon les propos recueillis par la majorité des personnes interviewées. Mais qu'en est-il de son lien avec leur bien-être, leur bien-vivre, et in fine leur bonheur ?

La culture et l'histoire spécifiques de ces médinas ont eu un impact significatif sur le bien-être de ses habitants. Lors de mes interviews, ils ont souligné à l'unanimité la valeur historique du lieu. Vivre dans une médina permet un lien direct avec l'histoire et la tradition. De nombreuses médinas, au Maroc, datent de plusieurs siècles. Les bâtiments et l'architecture sont restés largement inchangés au fil du temps. La conception traditionnelle de la médina reflète le riche patrimoine culturel du pays. Cela inspire un sentiment de fierté pour ceux qui y vivent et du respect pour son héritage, ainsi qu'un sentiment de bonheur.



La solidarité propre à la médina contribue également au bien-vivre de ses habitants. Ils la justifient par la proximité et l'architecture des lieux: « En médina, on apprend à vivre ensemble. La vie est simple, et nous habitons tous les uns à côté des autres. Nos besoins sont

satisfaits à côté : bains, fours, mosquées, écoles, etc. Tout est proche ». Cet aspect communautaire contribue à un fort sentiment d'appartenance et d'identité qui dépassent le cercle des résidents. De nombreuses entreprises et métiers, présents dans la médina, ont été transmis de génération en génération, créant un sentiment de fierté et d'appartenance. L'économie locale est alimentée par les nombreux artisans de qualité qui produisent et vendent leurs marchandises au sein de la médina. Elle est un quartier autosuffisant, qui comble les besoins de sa population, quel que soit leur budget. La dimension phénoménologique du lieu est aussi louée lors des interviews.



Je trouve ces témoignages très intéressants car cette conséquence est moins discutée dans les documents de conservation et d'aménagement. La phénoménologie est l'étude de la perception et de l'expérience humaine.

Cette étude peut révéler l'aspect patrimonial d'une ville, aider à comprendre son passé, et son présent, comment elle façonne nos perceptions et notre rapport à l'urbanité. Pour ses habitants, la médina est avant tout une expérience qui fait appel aux cinq sens. C'est un voyage hors du temps qui apporte un sentiment de calme et de sérénité : « La médina est un changement total de décor : pas de trafic, pas de pollution, on est entouré par la blancheur des murs, par l'architecture traditionnelle des maisons. C'est dépayçant et surtout apaisant, pour moi ».

La phénoménologie offre également un angle intéressant pour comprendre la relation entre le patrimoine urbain et la sérendipité. La sérendipité est la découverte inattendue ou l'heureux hasard de la connaissance. Pour les habitants de la médina de Rabat, l'aspect organique de la vieille ville facilite la sérendipité : « Il n'y a ni monotonie ni ennui : chaque rue est une découverte et des différences apparaissent dans chaque ruelle ». La déambulation en médina est donc ponctuée d'effets de surprises.



Alors que nos paysages urbains continuent de croître et de changer, nous devons créer des opportunités de rencontres fortuites avec le patrimoine local. En nous engageant activement dans notre environnement, nous pouvons favoriser un lien plus profond avec

l'histoire et la culture de nos villes. Nous pouvons aussi accroître les possibilités de connexion avec autrui et de création de sens communautaire. À travers le prisme de la phénoménologie, nous pouvons donner vie à ces expériences significatives, en veillant à ce que le patrimoine urbain soit valorisé, protégé et célébré pour les générations futures.

En conclusion, l'aménagement des médinas au Maroc contribue de manière unique et précieuse au bien-être de leurs résidents. Elles agissent comme des centres sociaux, culturels, physiques et économiques au sein des communautés et participent à la santé et au bonheur de ceux qui y vivent. Ce sont des lieux précieux pour se ressourcer émotionnellement et spirituellement. Si jamais vous avez la chance de visiter le Maroc, assurez-vous d'explorer les médinas et de découvrir leur magie par vous-même.

Rim Yassine Kassab est chercheuse à l'Université de Liverpool et enseignante pour le master Architecture & Urbanisme à l'École d'Architecture de Manchester. Elle s'intéresse particulièrement à la compréhension nuancée et multi-vocale du patrimoine, qui intègre une multiplicité d'acteurs, des institutions nationales aux communautés. Sa recherche est centrée sur les médinas et leur rôle pour le futur des villes d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient.

Bibliographie

- Abu-Lughod, J. L. (1980). *Rabat: Urban Apartheid in Morocco*, Princeton, Princeton University Press.
- Caille, J. (1950). *La petite histoire de Rabat*, Rabat, Chérifienne d'Édition et de Publicité.
- Cederström, C., & Spicer, A. (2015). *The Wellness syndrome*, Cambridge, Polity
- De Botton, A. (2012). *The Architecture of Happiness*, New-York, Random House.
- Florida, R., Adler, P., & Mellander, C. (2017). « The city as innovation machine » in *Regional Studies*, 51(1), pp 86-96, Taylor & Francis.
- Iraqui, A. (2017). *Plan d'Aménagement et de Sauvegarde de la Médina de Rabat*, Rabat.
- Jacobs, J. (1961). *The Death and Life of Great American Cities*, New-York, Random House.
- Layton-Jones, K. (2016). « Beyond the Metropolis: The changing image of urban Britain 1780-1880 » in *Beyond the metropolis*, pp 1-216, University Press of America.
- Montgomery, C. (2013). *Happy city: Transforming our lives through urban design*, London, Penguin UK.
- Théliol, M. (2014) « Aménagement et préservation de la médina de Rabat entre 1912 et 1956 » in *Les Cahiers d'EMAM*, (22), pp. 47-70, doi: 10.4000/emam.548.

Les “maisons d'attente” au Maroc

Marc-Eric Gruénais, Université de Bordeaux

Depuis de nombreuses années, le Maroc a fait de la lutte contre la mortalité maternelle une priorité. Favoriser les accouchements assistés par des personnels de santé en maternité (plutôt qu'à domicile, sans assistance médicale) est une des stratégies adoptées pour la réduire. Mais il ne suffit pas de disposer de maternités équipées, avec du personnel de santé, encore faut-il que les femmes puissent arriver à temps à la maternité pour y accoucher. Au Maroc, pays montagneux, une part importante de la population vit dans des villages difficiles d'accès, en temps normal. Et d'autant plus, quand la terre tremble, comme l'a montré la récente catastrophe du 8 septembre 2023.

Afin de permettre aux femmes d'arriver « à temps » à la maternité, le Maroc a mis en place l'initiative Dar al Oumouma (DAO), « maison d'attente », littéralement. La DAO est définie comme « un espace d'accueil des femmes enceintes en milieu rural depuis les trois à sept jours qui précèdent l'accouchement (hébergement, alimentation et autres services d'hôtellerie), jusqu'au moins les deux jours qui suivent un accouchement normal. Il s'agit d'une structure communautaire, gérée par la population et organisée en association »[1].



L'hébergement y est gratuit. La DAO est le plus souvent située à proximité d'une véritable maternité en mesure d'assurer des accouchements

« compliqués » assistés par des sages-femmes[2]. La construction de la maison d'attente dans la région de Marrakech, à

propos de laquelle nous avons plus particulièrement enquêté, en 2008, a mobilisé un ensemble d'acteurs: l'Unicef et le Conseil Provincial (une collectivité administrative locale) ont financé la construction du bâtiment ; la maternité attenante a été dotée d'une ambulance et d'un échographe par le ministère de la Santé qui a également « offert » le terrain pour la construction ; l'Initiative nationale pour le développement humain (INDH) a financé l'équipement de la maison d'attente (meubles et électroménagers) ; les sept communes bénéficiaires des services de la maison d'attente ont financé le raccordement aux réseaux d'électricité, d'eau et d'assainissement. Ces communes ont également créé une association ad hoc, pour gérer la DAO, et s'acquittent annuellement d'une cotisation pour en assurer le fonctionnement (paiement des fluides, des personnels, des produits alimentaires et d'entretien, réparations).

[1] « Projet sur l'amélioration de l'accès aux soins obstétricaux en milieu rural Dar Al Oumouma », Note de présentation générale, Programme de Coopération Maroc-UNICEF 2002-2006 (s.d.). Pour une présentation de l'initiative on pourra se reporter au site de l'Unicef qui soutient l'opération (<https://www.unicef.org/morocco/recits/dar-al-oumouma>).

[2] Les accouchements « compliqués » (dystociques) doivent être réalisés dans un hôpital équipé d'un bloc opératoire et bénéficiant de l'expertise de médecins formés à l'obstétrique ou de gynécologues pour pouvoir, si nécessaire, procéder à des césariennes.

L'initiative peut être qualifiée de projet réussi^[1]: la DAO est une structure d'hébergement accueillante et considérée comme propre, confortable et fonctionnelle par les utilisatrices interrogées.

Elle est la manifestation d'une mobilisation efficace des collectivités locales dans un projet de santé, ce qui n'est pas usuel. Au niveau national, l'opération est présentée comme une réussite de collaboration intersectorielle entre le ministère de la Santé et les administrations locales, liées au ministère de l'Intérieur (gouvernance provinciale et INDH, entre autres).

Néanmoins, les DAO s'avèrent souvent sous-utilisées. Dans les faits, passer du temps dans un centre de santé avant et après l'accouchement ne fait guère partie de ce que j'appelle la « culture sanitaire marocaine ». Les femmes ont pris l'habitude de s'adresser in extremis aux centres de santé. Ce comportement se conjugue avec l'attitude des personnels de santé qui recommandent parfois aux femmes de regagner leur domicile lorsqu'ils estiment que le moment de l'accouchement n'est pas encore venu. Les femmes finissent alors par donner naissance à domicile. Par ailleurs, habituellement, l'organisation des structures de soins ne permet pas toujours un séjour prolongé. Fortes de ces expériences courantes, vécues ou rapportées par d'autres, des femmes sont parfois surprises de la proposition « inhabituelle », faite dans le cadre du projet DAO, de prolonger leur séjour à proximité de la maternité : « Je pensais que c'était comme à l'hôpital : on accouche et on peut sortir à partir du lendemain. [Les gestionnaires de la DAO] m'ont dit que je devais rester trois jours et j'y ai passé deux nuits » nous disait une femme.

De plus, accéder à un moyen de transport automobile pour se rendre dans une structure de soins lorsque l'on habite un village enclavé, parfois uniquement relié à une route par un sentier de muletier de plusieurs kilomètres, n'est guère aisé. Une autre explication de la sous-utilisation des DAO est la difficulté pour les femmes à mettre en œuvre une organisation domestique pour rester plusieurs jours loin de chez elles et être accompagnées.

Les maris, souvent employés, durant la semaine, sur des chantiers, dans la région de Marrakech, où nous avons enquêté, sont peu présents à leur domicile.

De plus, les femmes doivent parfois s'occuper d'enfants en bas âge et/ou d'animaux (volailles, moutons, parfois vaches), sans toujours pouvoir bénéficier de l'aide substantielle d'une sœur ou d'une belle-mère, surtout lorsque celles-ci sont âgées et ont des difficultés à se déplacer. De plus, les femmes peuvent parfois avoir encore un enfant en bas âge, et/ou avoir à s'occuper d'animaux (volailles, moutons, parfois vaches), sans toujours pouvoir bénéficier d'une aide substantielle d'une sœur ou d'une belle-mère, surtout lorsque celles-ci sont âgées et ont des difficultés à se déplacer.

La DAO prévoit de recevoir la femme avec une accompagnante. Mais l'accompagnante potentielle, si elle est valide, est aussi parfois la seule personne susceptible de rester au domicile de la femme pour s'occuper des enfants et/ou des animaux et elle a parfois elle-même de jeunes enfants qui ne lui permettent pas de quitter son domicile pour accompagner la parturiente. Il faut préciser que ni les hommes, ni les enfants ne peuvent être accueillis dans une DAO.

Dans ces conditions, il est aisé de comprendre les difficultés d'une femme à s'absenter de son domicile pendant plusieurs jours, ce qui limite de fait l'utilisation de la maison d'attente. Par ailleurs, la décision d'avoir recours à un centre de santé précède celle d'aller accoucher dans une DAO. L'agrément offert par la DAO apparaît alors secondaire.

Marc-Eric Gruénais, est docteur en anthropologie sociale. Il est professeur des universités émérite auprès de l'Université de Bordeaux. Il est spécialisé en anthropologie de la santé et a réalisé de nombreuses études sur l'organisation locale des systèmes de santé dans différents pays d'Afrique (Burkina Faso, Cameroun, Congo, Maroc). Il est membre de l'UMR « Les Afriques dans le Monde » (UMR LAM 5115 CNRS – Science Po Bordeaux).

[1] Il est apprécié comme tel par les représentants de l'Unicef, de UNFPA, du Ministère de la Santé, et du Ministère de l'Intérieur.

Image : entrée d'une « maison d'attente », © M.E. Gruénais.

Focus sur un livre

Theorizing Architecture in Sub-Saharan Africa: Perspectives, Questions, and Concepts, 2021, de Philipp Meuser et Adil Dalbai (éditeurs). DOM Publishers, 2021 - Architecture - 304 pages

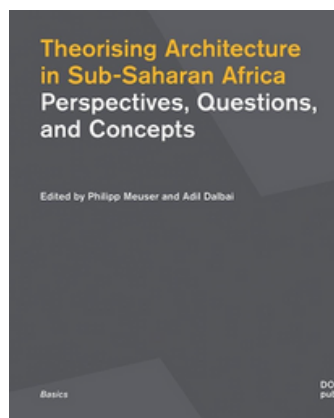
Said Madani, Université Ferhat Abbas de Sétif, département d'architecture, Laboratoire Projet urbain, ville et territoire (PUVIT)

Cet ouvrage est issu d'une publication en six volumes, intitulée : *Architectural guide sub-saharan Africa*. Elle contient plus de 850 bâtiments architecturaux, situés dans quarante-neuf pays du Sud du Sahara. Cet ensemble rassemble les contributions de soixante-cinq auteurs dont la majorité sont des architectes. L'examen colossal de ces six volumes a été réalisé par Monika Motylińska[1].

Le premier volume, édité par Philipp Meuser et Adil Dalbai s'intitule : *Theorizing Architecture in Sub-Saharan Africa : Perspectives, Questions, and Concepts*. Il s'agit d'un inventaire très dense et peut être considéré comme une tentative d'établir les bases d'une théorie empirique et une introduction à l'histoire et à la théorie de l'architecture subsaharienne. Globalement, il s'agit d'un ouvrage utile dans la mesure où il peut servir pour l'enseignement universitaire de l'architecture et connaître l'environnement bâti, son histoire, et la profession d'architecte sur le continent africain.

Des trois contributions introductives, de différentes natures, nous avons choisi d'examiner le premier chapitre, qui constitue, selon nous, l'essence de l'ouvrage. Il est intitulé *Theorising African Architecture : Typologie, Buildings, and Urbanism*, pp. 19-87, par Philipp Meuser, architecte allemand, formé en Europe, avec une perception « occidentale » de l'Afrique. Il tente « une restitution de la philosophie et de la généalogie architecturale de l'Afrique subsaharienne, tout en essayant d'esquisser les grands défis contemporains et futurs (urbanisation, migrations, changement climatique) ». Riche de cent trente-cinq illustrations, le chapitre contient cinquante-deux références. Selon Philipp Meuser, « l'accent mis sur l'espace bâti devrait servir de base à toute réflexion ultérieure sur l'architecture africaine, à condition que nous ne regardions pas les structures uniquement en termes de construction.

Nous devons analyser ces bâtiments comme une contribution à la théorie architecturale ». Cette position peut être biaisée, dans le sens où elle risque de reproduire les perceptions occidentales de l'Afrique. Emilie Hamelin, qui a réalisé ses recherches au Togo, rappelle que



« L'analyse d'une situation vécue dans un pays africain en utilisant les schèmes de référence des Occidentaux risque de bloquer l'ouverture et la compréhension dans son altérité, sa différence et sa spécificité ».

Pour elle, si le chercheur n'élucide pas la sensibilité théorique avec laquelle il approche le phénomène qu'il étudie, cette sensibilité théorique risque d'intervenir inconsciemment et, alors, fausser sa compréhension, en imposant une anticipation du phénomène, sans que les données soient la source première de son interprétation [2].

Selon Philipp Meuser « s'il existe une théorie africaine de l'architecture subsaharienne, ses racines se trouvent dans la langue parlée ». Par conséquent, si l'on veut formuler une théorie de l'architecture africaine, il est essentiel de commencer par chercher et comprendre les termes utilisés par les Africains pour parler d'architecture.

Il fait référence aux écrits de l'architecte angolaise Angela Mingas qui rappelle que « nous ne disposons même pas de la terminologie nécessaire pour parler de ce type [africain] de villes nouvelles. Nous devons réévaluer la culture et notre langue pour trouver les mots qui décrivent ce qui nous attend ».

[1] Monika, Motylińska, « Philipp Meuser and Adil Dalbai (eds.), Architectural Guide Sub-Saharan Africa », ABE Journal [En ligne], 20 | 2022, mis en ligne le 31 octobre 2022, consulté le 30 avril 2023. URL : <http://journals.openedition.org/abe/13452>, DOI : <https://doi.org/10.4000/abe.13452>.

[2] Hamelin, Émilie, « Clarification conceptuelle autour de la notion de culture dans le cadre d'une recherche inductive sur l'enseignant togolais ». Approches inductives, volume 2, numéro 2, automne 2015, pp. 155-179. <https://doi.org/10.7202/1032610ar>.

Mais les quelques deux mille langues africaines rendent très difficile, si ce n'est impossible, l'établissement d'une compréhension commune, concernant la construction des maisons. Les éditeurs eux-mêmes se demandent s'il n'est pas déraisonnable, voire aventureux, de parler d'une architecture africaine, compte tenu de la diversité et de l'hétérogénéité évidentes de l'architecture et de la réalité du bâti en Afrique ; il faudrait peut-être s'orienter vers une théorie africaine de l'architecture plutôt qu'une théorie de l'architecture africaine. Les éditeurs souhaitent encourager les auteurs, en particulier africains, à concevoir leur propre langage pour décrire et analyser l'architecture.

L'absence de documents écrits sur les cultures disparues, les traditions orales oubliées et l'insuffisance des fouilles archéologiques ont alimenté les conjectures et les mythes. Il est à espérer, qu'à l'avenir, des études plus objectives permettent de mieux comprendre la situation. Toute perspective académique sur la théorie architecturale africaine ne peut ignorer la longue trajectoire de l'histoire de l'architecture sur le continent. Son patrimoine s'inscrit dans des temporalités longues et constitue un moyen privilégié de construire des ancrages.

Si la période des années 50 a consacré les architectes modernistes et l'expression « modernisme africain » dans la critique architecturale, une grande partie – si ce n'est la majorité – de l'environnement bâti en Afrique relève du domaine de l'informel ou illégal. De nombreux Africains construisent eux-mêmes leurs maisons, leurs lieux de travail et de culte en dehors des règles d'urbanisme, et sans faire appel à un architecte. Les bâtiments inachevés ou en cours de construction forment un paysage urbain courant en terre africaine. En effet, il existe de nombreuses architectures sans architecte ou de constructions sans permis sur tout le continent. Ils constituent la grande majorité des habitations, des lieux d'affaires, des lieux de divertissement et de culte en Afrique urbaine[3].

Pourtant, cette forme de bâti reste largement absente des études critiques ; ces dernières se concentrant essentiellement sur l'architecture du continent ; et lorsqu'elle est citée, elle est reléguée à l'informel et à l'illégalité.

Il s'agit d'une diminution et d'un rejet d'un secteur entier de la construction, de la connaissance et des socio-politiques qui y sont liées.

Cette prolifération de quartiers inachevés souligne aussi le double-échec des États africains dans leur mission : celui de vouloir imposer aux populations africaines, une conception de la modernité qui reproduit les valeurs et les perceptions occidentales ; celui d'un État, acteur principal dont l'un des rôles est la maîtrise de la croissance urbaine par la promotion d'un habitat « moderne » [4].

Il est vrai que le contrôle bureaucratique de l'architecture et de l'espace dans les villes n'a pas beaucoup changé, depuis l'ère coloniale. La professionnalisation de l'architecture n'a fait que s'étendre après les indépendances et les hiérarchies anciennes restent fermement ancrées.

Néanmoins, cet ouvrage peut nourrir et enrichir le processus de théorisation de l'architecture, en Afrique subsaharienne, en termes de perspectives, de questions et de concepts. Plus qu'un inventaire hétérogène, ce chapitre dépasse la simple présentation de bâtiments, datant de plusieurs périodes qu'elles soient pré-coloniales, coloniales ou postcoloniales en Afrique subsaharienne. En ce sens, le livre de Philipp Meuser peut favoriser les échanges afin de développer, transmettre et diffuser les connaissances sur les productions architecturales en Afrique.

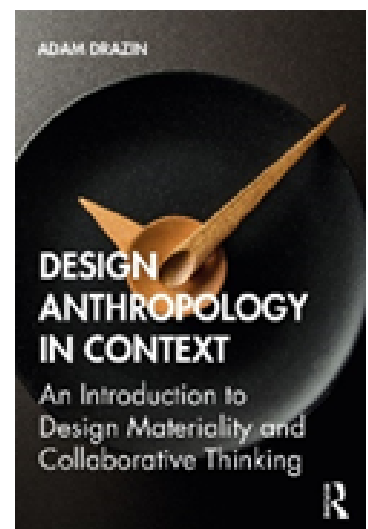
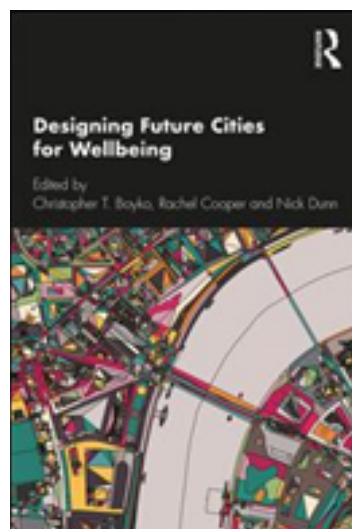
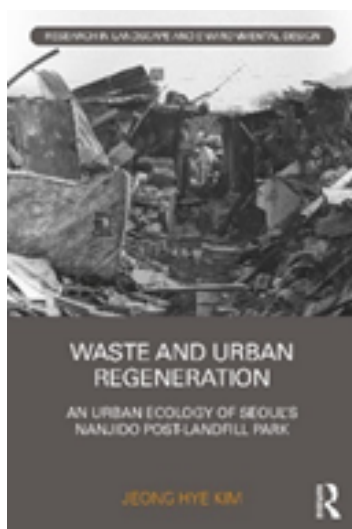
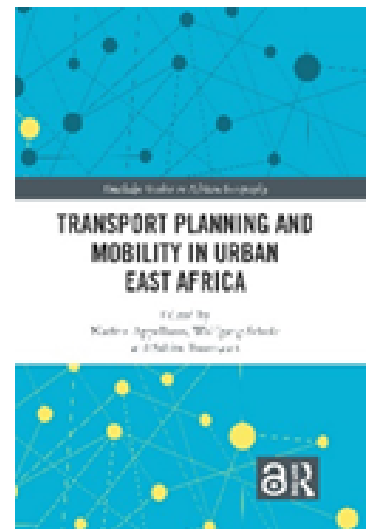
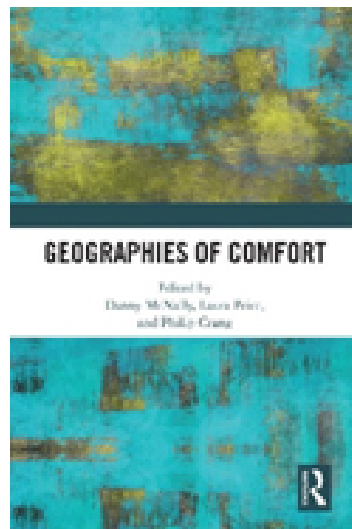
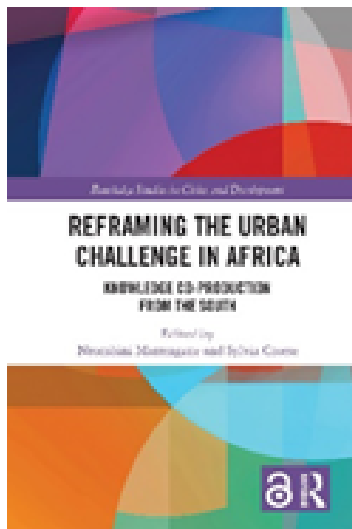
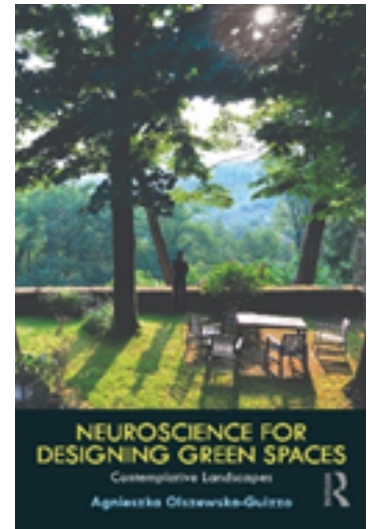
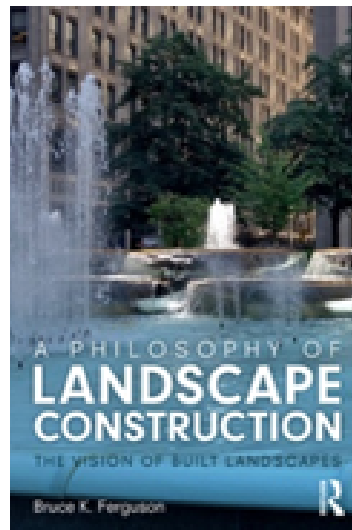
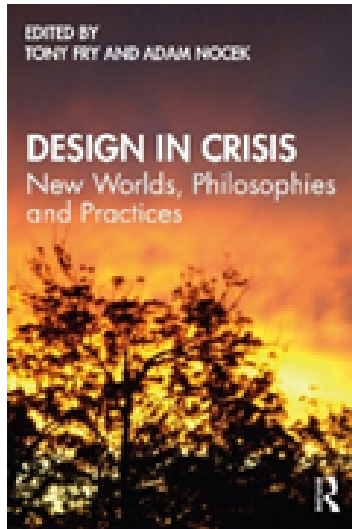
[3]1-Kuukuwa Manful, « Afterword: Theorising the politics of unformal(ised) architectures » in Joanne Tomkinson, Daniel Mulugeta and Julia Gallagher (2022) « Architecture And Politics In Africa Making, Living And Imagining Identities Through Buildings ».

[4] 1-Moustapha Soumahoro et Raoul Étongué Mayer, « Espaces urbains tropicaux : entre croissance, précarité et conflits culturels », Revue canadienne de géographie tropicale/Canadian journal of tropical geography [En ligne], Vol. (1) 1, mis en ligne le 05 décembre 2014, pp. 37-42. URL : <http://www3.laurentian.ca/rcgt-cjtg/volume1-numero2/espaces-urbains-tropicaux-entre-croissance-precarite-et-conflits-culturels/>

Said Madani

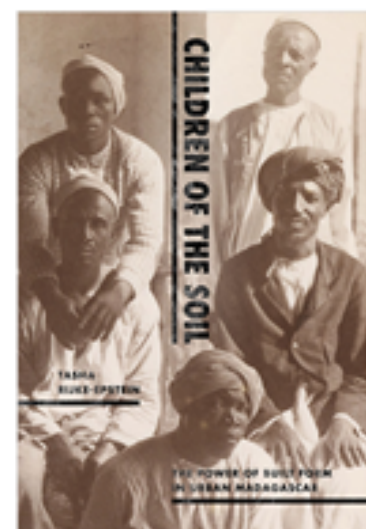
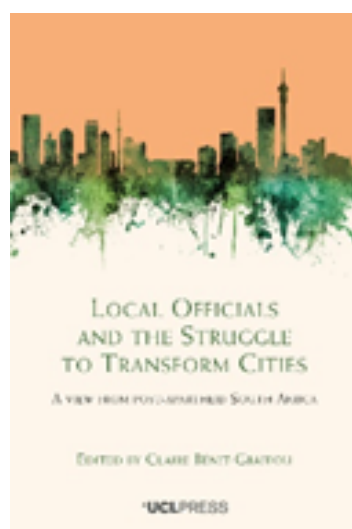
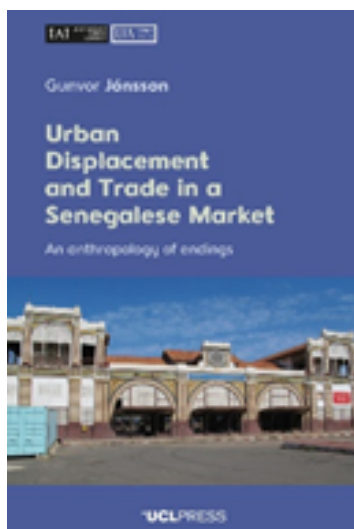
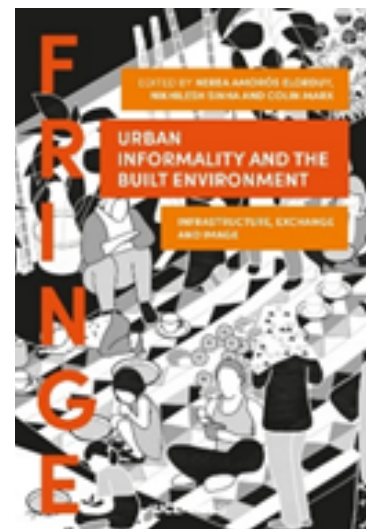
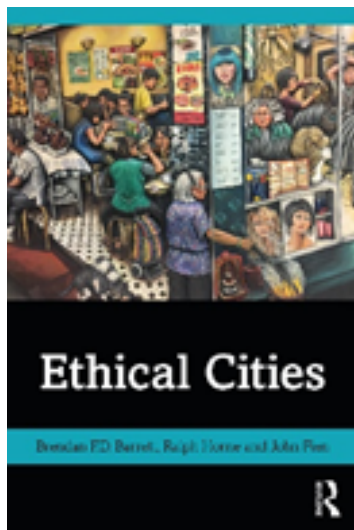
Université Ferhat Abbas Sétif, IAST, département
d'architecture,
Directeur du laboratoire Projet Urbain,
Ville et Territoire (PUVIT)

Actualités Dernières parutions



Actualités

Dernières parutions



Sélection de publications des membres du réseau dans les revues

- Meziane, I., Madani, S., Diafat, A. (2023). Public Gardens and Well-Being: The Case of the Raffaoui Archaeological Garden of Setif, Algeria. *Green Building & Construction Economics* 4 (2), 265-275 DOI: <https://doi.org/10.37256/gbce.4220232262>
- Boudab, S., Diafat, A., Madani, S. (2023). Analytical Study for Assessment of the Green Urban Spaces, Ain Bouaroua Public Garden, Setif, Algeria. *Green Building & Construction Economics* 4 (2), 242-264 DOI: <https://doi.org/10.37256/gbce.4220232267>
- Ghennai, A., Madani, S., Hein, C. (2023). Prospective of an Inland Waterway System of Shipping Canals in Skikda (Algeria). *Urban Planning* 8 (3) DOI: <https://doi.org/10.17645/up.v8i3.6848>
- Foukroun, M., & Madani, S. (2023). Assessment of the emergency measures project of the Kasbah of Algiers. *YMER* 22 (06), 368-386 <https://ymerdigital.com/archives/>
- Aouissi, K. B., Madani, C., Hein, C., Benacer, C., (2023). Morphological Approach For The Typological Classification Of Waterfront Revitalization. *Journal of the Geographical Institute "Jovan Cvijić" SASA*, 73(1), 109-122. <https://doi.org/10.2298/IJGI2301109A>
- Madani, S. (2022). An Ingenious Heritage System for Collecting and Distributing Flood Water in the M'zab Valley of Algeria. *Blue Papers*, 1(2), 100-110. <https://doi.org/10.58981/bluepapers.2022.2.10>

Thèses

- Korkaz Harzallah, Les mutations urbaines dans les villes moyennes, cas de la ville de Laghouat, 19 Février 2023, Dir. Said Madani, Université Ferhat Abbas Sétif, IAST, département d'architecture, Laboratoire Projet Urbain, Ville et Territoire (PUViT).

- Ghenai Amira « Patrimoine portuaire et projet urbain, cas de la ville de Skikda », 20 février 2023, Dir. Said Madani, Université Ferhat Abbas Sétif, IAST, département d'architecture, Laboratoire Projet Urbain, Ville et Territoire (PUViT).

Séminaires et conférences/Workshops and conferences

- Call for session/panel proposals, **5th international congress on ambiances**, 8th-11th october, Lusófona University, Lisbon Portugal and the Federal University of Rio de Janeiro, Rio de Janeiro, Brazil.

Infos: infos@ambiances2024.com

- **Journées de l'architecture en santé**, Bruxelles : 25-26 mars 2024, Maison de la Poste-Tour et Taxis.

Infos: jas@ja-sante.be

- **The International VELUX Award (IVA)** for students in architecture invites students from all over the world to create projects investigating the role of daylight in our everyday lives. Registration closes: 1 April 2024

Infos: iva@velux.com / <https://iva.awardsplatform.com/>

- Call for abstracts, the 2024 **quadrennial joint meeting of the European Association for the Study of Science and Technology (EASST) and the Society for Social Studies of Science (4S)**.

Infos: <https://www.easst4s2024.net/>

Save the date: The futur of care : African perspectives, 2-4 december 2024.

Appel à articles: Numéro thématique "Matérialités urbaines. Vers une lecture des productions, circulations et transformations de matières dans la ville", revue Annales de Géographie. Les auteur·rice·s envoient une proposition d'articles de 3000 caractères maximum contenant un titre provisoire et mentionnant les coordonnées de l'auteur·rice et son affiliation institutionnelle. Les textes sont à envoyer avant le 8 janvier 2024 à la rédaction de la revue : annales-degeo@armand-colin.fr

RUSH

Architecture et urbanisme pour le bien-être et la santé mentale en
Afrique

Contact: josiane-carine.tantchou@cnrs.fr